

# **Sémiotique et critique de la culture**

*Espace, Nourriture, Nature, Objets*

Gianfranco Marrone

**Traduction de Rovena Troqe**

Révision de Jacques Fontanille

# Sémiotique et critique de la culture

## Sommaire

Préface

### I. Questions théoriques

1. Généalogie du texte

### II. Spatialisation et espaces urbains

2. Dix thèses sur la sémiotique de la ville

3. Vivre à l'aéroport : traductions intra-textuelles dans *The Terminal*

4. Vie et passions dans un village touristique

### III. Nourriture et cuisine

5. Cuisiner le signe: langage de l'alimentation et procès culturels

6. Niveaux de sens : goûteux et savoureux

7. Textes et contextes : du plat à la salle

### IV. Nature et naturalisation

8. Politique de la Nature / Nature de la Politique

9. Résistance naturelle

10. La nature au supermarché : les produits dits biologiques

11. Zoosémiotique 2.0

### V. Objets et vie quotidienne

12. Du design à l'interobjectivité

13. Le discours des lunettes

14. L'efficacité des lieux : vandalisme en université

Bibliographie

# Préface

# Préface

*Ne jamais, en aucun emploi du mot, oublier de rattacher critique à crise : la « critique » (...) notamment, vise à mettre en crise. (Roland Barthes)*

La sémiotique est une forme – rigoureuse et motivée – de critique de la culture. Pour cette raison, elle s'inscrit dans la grande tradition des sciences humaines et sociales du XX<sup>ème</sup> siècle, qui, basée sur une épistémologie structurale, se propose de *comprendre* les phénomènes culturels à travers leur *explication* préliminaire. Pour la science de la signification, comme pour l'ethnologie, pour la sociologie, pour la linguistique, pour l'histoire, pour la psychanalyse, etc., l'objectif de recherche est une augmentation considérable de la connaissance sur le monde de la culture sociale ; une augmentation qui, en contrepartie, sollicite l'efficacité, donc l'efficacité, des méthodologies utilisées pour l'obtenir. Ainsi, la différence la plus évidente entre la sémiotique et la philosophie (du langage, de l'esprit, de l'art, de la société, de la politique ...) est que, pour la première, la théorie n'est jamais une visée en soi, mais elle est l'accompagnement d'une praxis descriptive et interprétative, le défrichage d'un champ empirique de recherche, de construction et de reconstruction d'une série pertinente de phénomènes discursifs, sociaux et culturels. Somme toute, discuter de sémiotique signifie la pratiquer, la mettre en place, et montrer ses capacités analytiques et ses potentialités herméneutiques. Mais également, démonter et remonter les phénomènes discursifs veut dire, tout d'abord, en identifier la consistance, les possibilités, les conséquences, en précisant en même temps leurs limites historiques et géographiques, éthiques et politiques, anthropologiques et sémiotiques.

Telle est la signification et la valeur, pour nous, d'une sémiotique conçue comme une critique de la culture. Où le terme « critique » doit évidemment être compris dans son double sens. Tout d'abord, comme la reconstruction des conditions de possibilité d'un phénomène donné ; de sorte que, à la manière de Kant, aucun fait est donné en soi, mais il est à chaque fois issu d'une (re)construction : et il n'y a pas d'empirie immédiate autrement que comme un effacement silencieux du travail nécessaire pour la produire. Ensuite, grâce à cette traduction du *fait substantivé* au *fait-processus en cours*, l'analyse critique devient un jugement polémique, une identification des seuils, et une remise en question des anomalies de tout phénomène discursif – surtout lorsque, comme c'est souvent le cas, il tend se donner comme naturel, dans le sens de l'évidence, de l'acquis indiscutable, du *cela-va-de-soi*.

Par rapport aux autres sciences humaines et à la philosophie, la sémiotique semble avoir quelque chose en plus, une capacité méta-critique. En effet, en tant qu'étude, à tous niveaux, du discours social en général, elle est également en mesure d'analyser de façon critique, grâce à ses modèles d'analyse, le discours scientifique lui-même, ainsi que le discours philosophique, en explicitant ainsi leurs conditions de possibilité et, donc, les limites historiques que rencontrent leurs fréquentes prétentions à l'universalité. Et cela, en soumettant également son propre discours à cette exigence critique. La critique sémiotique de la culture est donc toujours une mise en crise, un exercice de suspicion, un redimensionnement constant, mais euphorique, de tout discours qui veut se présenter comme scientifique, y compris le sien au moment même où elle effectue cette opération. La sémiotique se donne comme une instance discursive qui analyse et interprète le monde et qui n'est jamais neutre, ni ne pourrait l'être, comme d'ailleurs aucune autre science – que ce soit une science de la nature ou de la culture.

Ceci est, très brièvement, la position théorique qui sous-tend ce livre, où nous proposons une science de la signification qui – dans la tradition des études qui ont leur origine chez

Saussure et Hjelmslev, Propp et Lévi-Strauss, Barthes et Eco, Benveniste et Greimas – est une intervention continue, rigoureuse, suspicieuse, militante au sein de la forme de réalité qui est la sienne, à savoir, les formes du discours contemporain et sur le monde contemporain. Depuis trop longtemps, la recherche sémiotique s'est retranchée dans un académisme qui, déguisé par un métalangage sophistiqué, s'est à la longue révélé aussi mélancolique que stérile, notamment en suscitant un certain nombre de perplexités et de désapprobations compréhensibles. Si elle veut restaurer cette valeur critique envers la société qu'elle avait à ses origines au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle, cette attitude militante qui caractérisait les écrits de ses premiers protagonistes, elle doit d'abord mettre elle-même en question les postures scientistes qui l'affligent inévitablement, l'ésotérisme qu'elle cultive non sans quelque masochisme.

Mais, elle doit surtout clarifier, pour elle-même et pour ses interlocuteurs éventuels, quels modèles analytiques elle veut mettre en jeu, quelles catégories d'interprétation elle propose d'utiliser, et sur quelles bases épistémologiques elle entend se fonder. Et, en même temps, quels modèles, quelles catégories et épistémologies il est bon qu'elle mette, une fois pour toutes, de côté. Face aux nombreuses faiblesses, aux tendances et auto-destructrices qui assaillent l'information actuelle, en s'y plongeant avec les armes de la critique, ce livre veut espérer dans une double renaissance : de la sémiotique en tant que discipline sociale et du social ; de la critique de la culture comme le souhait d'une compréhension des choses qui passe d'abord par une explication préliminaire et rigoureuse. La célèbre *guérilla sémiologique* dont parlait Eco à la fin des années soixante est aujourd'hui partout, sauf dans la théorie du signe et de la signification. Un paradoxe que nous voudrions contribuer à éliminer. Un destin auquel nous aimerions échapper.

Le livre se divise en cinq parties. Dans la première, « Questions théoriques », on essaie de reconstituer la généalogie de la notion sémiotique de texte, ainsi que le phénomène que nous avons décidé d'appeler son *invention*. Le lexème « invention », comme on le sait, a plusieurs significations. Généralement, il indique le processus de production de quelque chose qui n'existait pas auparavant, presque une création (invention de l'imprimerie, de la poudre à canon, du téléphone portable). Mais autrefois, le terme latin « inventio » signifiait tout autre chose : retrouver des choses qu'on avait perdues, se souvenir de ce qu'on avait oublié, réutiliser des matériaux cognitifs préexistants (dans la rhétorique classique, on « inventait » ainsi des lieux communs). Il y a des domaines où le sens étymologique persiste encore, comme dans le langage juridique ou ecclésiastique. En général, aujourd'hui domine l'idée selon laquelle l'invention s'oppose à la découverte : la première conduit à ce qui est nouveau, la seconde manifeste quelque chose qui n'était pas connu mais qui existait déjà. Néanmoins, la notion de texte, telle qu'elle a été élaborée au cours du XX<sup>ème</sup> siècle, à partir de plusieurs disciplines (philologie, linguistique, théorie littéraire, esthétique, herméneutique, déconstructionnisme, sémiotique, ethnologie), malgré la diversité des perspectives théoriques, semble avoir affaire aux deux sens du terme « invention ». Chaque culture élabore en son sein les critères de construction et de reconnaissance de ses textes, et les considère comme normaux, usuels, naturels (pour nous le texte est un livre, pour les médiévaux, c'était une ville). Au moment d'examiner de façon critique une culture, à travers l'analyse de ses textes, il est nécessaire d'en édifier les conditions de possibilité, et de faire des hypothèses sur ses modes de fonctionnement. Même en proposant comme intrinsèquement textuel ce qui, à première vue, dans ce contexte, ne l'est pas, ou dit pas l'être. Ainsi, le texte doit être décelé et construit, retrouvé et produit, inventé dans le double sens que ce terme a pour la rhétorique ancienne (*découverte*) et pour la science moderne (*création*). Chose qui est valable aussi bien pour le sémiologue, à la recherche des bases formelles de toute signification sociale et culturelle, que, tout d'abord, pour chaque acteur, individuel et collectif, à la recherche de ses parcours d'existence, de quelque identité possible. D'une part, le texte est un modèle d'enquête, une notion-levier qui est produite pour examiner et interpréter une réalité culturelle donnée. D'autre part, ces réalités culturelles ont leur raison d'être précisément parce qu'elles sont des

formes textuelles, des grilles sémiotiques par lesquelles on leur donne quelque sens humain et social, des configurations à partir desquelles se construisent et se reconstruisent la subjectivité et l'intersubjectivité.

Les quatre autres parties du livre approfondissent autant de domaines spécifiques de recherche qui, à notre avis, s'avèrent très utiles pour pratiquer ce genre de critique sémiotique. Dans chacune d'elles, on trouve un chapitre d'introduction théorique suivi d'études de cas particulièrement exemplaires.

Dans la deuxième partie, « Spatialisation et espaces urbains », nous nous concentrons sur les langages de la spatialité et, en particulier, sur les espaces urbains. L'étude sémiotique de la ville se révèle en fait très utile non seulement pour discuter de certaines questions encore ouvertes dans les études urbanistiques (pensons au problème des frontières de la ville, ou à celui des banlieues diffuses), mais aussi pour reprendre des problèmes éminemment sémiotiques. Nous n'essayons pas en effet d'étudier la ville comme si elle était un texte, pour voir si, conçue de cette manière, le modèle textuel peut nous dire quelque chose de nouveau et d'intéressant sur la ville elle-même. Mais plutôt, nous étudions les textes « proprement dits » (qui sont tels pour notre culture) comme s'ils étaient – à peine métaphoriquement – des formes de ville : avec des bâtiments et des places, des rues et des signaux, mais aussi comme des formes de vie et des institutions publiques. Ainsi, nous nous rendons compte que l'étude sémiotique de la ville est une excellente façon pour comprendre ce qu'est sémiotiquement, en général, un texte ; à savoir, pour saisir le fait que les textes, tous les textes, ont en profondeur la forme d'une ville. Une ville, on le sait, est essentiellement un tissu urbain (*textum*), donc une trame, une texture serrée où *tout se tient* ; mais c'est aussi une source de production de témoignages (*testis*), un ensemble de messages livrés à la mémoire du monde, interne ou externe à la ville. Ces deux prérogatives, on le répète souvent, appartiennent aussi aux récits et aux poèmes, aux films et aux publicités, aux articles de journaux et aux discours politiques.

La troisième partie, « Nourriture et cuisine », traite d'un sujet sur lequel, depuis les origines de la discipline, les sémiologues se sont exercés (il suffit de penser à certaines *Mythologies* de Barthes ou à l'analyse de la recette de la *soupe au pistou* de Greimas) sans toutefois qu'on ait encore, à l'épreuve des faits, développé une véritable sémiotique de l'alimentation, du goût, de la cuisine, de la table et de la gastronomie. Le langage de la nourriture, certainement le plus proche de l'homme et de son expérience de vie, est l'un des systèmes de signification les plus complexes qui existent, non seulement en raison des fortes différences culturelles qu'il présente dans le temps et dans l'espace, mais aussi pour les articulations signifiantes qu'il produit régulièrement. Si on tente de l'analyser dans ses nombreuses manifestations, on se rend vite compte du fait qu'il est particulièrement élaboré dans ses structures internes, dans la fabrication d'objets textuels, dans le déploiement des processus discursifs, dans la construction et transformation continue de modèles culturels qui n'ont rien à envier au langage verbal, ou à celui de l'image ou de l'espace. Au contraire, pour reprendre la terminologie de Youri Lotman, nous pouvons sans hésitation dire que la nourriture, au même titre que la langue, est un système primaire de modélisation culturelle.

La dimension significative de la nourriture, partiellement masquée par ses dimensions physiologique (le besoin de se nourrir) ou esthétique (le plaisir du goût), est sans aucun doute l'une de celles que l'espèce humaine a plus exploitée pour donner sens aussi bien à elle-même, à la société, au temps et à l'histoire, voire au cosmos entier. Entre autres, la mode actuelle et débordante de la gastronomie, qui investit de toutes parts et avec beaucoup de ténacité nos vies individuelles et collectives – grâce notamment au discours médiatique qui la fonde et la relance sans cesse – a fini par construire de nouveaux imaginaires, globaux et fermement articulés, de la nourriture, de la cuisine, de la table, ainsi que de la production en amont des matières premières, ou de l'élimination en aval des déchets, finissant par modifier en profondeur nos habitudes alimentaires et même nos goûts. Le discours social

d'aujourd'hui sur la nourriture, tout en mettant en question de nombreuses pseudo-certitudes de la modernité (il suffit de penser au faux mythe du progrès social fondé sur les technologies industrielles), même si, d'un côté, il a suscité une mode gastronomique qui tend de plus en plus à se caricaturer elle-même, de l'autre côté, il a transformé les valeurs en jeu, et ainsi, les goûts et les dégoûts. Pour montrer le sens de tout cela, pour identifier les limites et les points forts, il y a rien de comparable à ce que la sémiotique est en mesure de mettre en œuvre.

La quatrième partie, « Nature et naturalisation », traite d'un sujet classique de la sémiotique – celui de la naturalisation des signes (Barthes) – et l'ouvre au débat actuel, dans le domaine anthropologique et épistémologique, portant sur la dichotomie nature/culture. En ce qui concerne l'anthropologie, des auteurs tels que Tim Ingold, Eduardo Viveiros de Castro et Philippe Descola, en comparant les résultats des observations de terrain concernant des groupes ethniques dispersés à travers la planète, sont parvenus à montrer que l'opposition entre la nature et la culture – qui a longtemps été à la base de toute interprétation ethnologique (les cultures sont différentes constructions qui tendent se distinguer d'une base naturelle commune, en opposant leurs contraintes et leurs aspérités) – est loin d'être universelle. De nombreuses cultures ne la prévoient pas, et même dans notre aire européenne elle est apparue relativement depuis peu : l'idée de la nature date du XVII<sup>ème</sup> siècle, celle de la culture, du XIX<sup>ème</sup> siècle, de sorte que le *grand partage* entre les deux a pu se développer presque spontanément – et naïvement, comme *allant de soi* – à l'intérieur du paradigme des sciences humaines et sociales au XX<sup>ème</sup> siècle. L'idée selon laquelle, du côté des cultures, il y a des humains et leurs formes d'agrégation, tandis que de l'autre, celui de la nature, il y a des entités non-humaines régies par les lois éternelles et universelles, est typique de notre Occident *naturaliste* ; dans beaucoup d'autres cultures, cette idée n'existe pas ou serait un non-sens : les humains et les non-humains vivent dans la même société, régis par des lois qui sont anthropologiques et biologiques.

Il en résulte que, tout comme il y a de nombreuses cultures différentes entre elles, de même, il y a de nombreuses natures : une idée insensée, sinon blasphématoire, pour certains, mais très raisonnable pour beaucoup d'autres. Viveiros de Castro, à cet égard, a constaté, dans certains groupes ethniques de l'Amazonie, de véritables formes de *multinaturalisme*, une conception qui depuis quelque temps commence à être prise très au sérieux. Des épistémologues tels que Michel Serres et Isabelle Stengers ou des sociologues des sciences et des techniques tels que Bruno Latour et Steve Woolgar ont noté que différentes formes de scientificité, en conflit permanent entre elles, conduisent à différentes réalités environnementales, de sorte que la conception de la nature est partiellement issue de pacifications momentanées, qui sont, à leur tour, le résultat de controverses et de négociations complexes entre les scientifiques, les politiciens, les administrateurs, les religieux, les lobbyistes, les animaux, les plantes et les diverses technologies.

Pour cette raison, Descola a proposé non pas une mais quatre ontologies différentes, en fonction de la façon dont les cultures pensent la relation entre l'intériorité et la physicalité dans les êtres vivants et les existants en général, les humains et les non-humains, qui s'inscrivent dans différentes formes de réalité. Si, de notre point de vue *naturaliste*, entre les humains et les non-humains il y a une continuité physiologique et une discontinuité spirituelle, pour les *animistes* c'est le contraire : les humains et les non-humains sont en discontinuité physiologique, mais en continuité spirituelle ; de leur côté, les *totémistes* prévoient à la fois une continuité physique et une continuité spirituelle entre les humains et les non-humains, alors que pour les *analogistes*, à l'inverse, entre les humains et les non-humains, il y a une discontinuité sur les deux plans. Le défi pour la sémiotique est double : d'une part, reconsidérer certains modèles internes qui prétendent universaliser l'opposition entre nature et culture, et de l'autre, montrer comment ces « ontologies » se rencontrent, euphémisées ou partielles, dans les discours de la société d'aujourd'hui – postmodernité, modernité tar-

diver, en réseau, liquide, etc. Il suffit de penser au totémisme latent qui s'exprime dans la culture du vin prétendu « naturel », ou l'animisme sous-jacent à la théorie de la dite « libération animale ».

La cinquième et dernière partie, « Objets et vie quotidienne », traite d'une question qui est d'une considérable portée sémiotique, celle de la vie quotidienne, de l'expérience sociale et sensible, en passant par l'étude des objets, du design, de la technologie, et en revenant sur les vécus sociaux à l'intérieur d'articulations spatiales spécifiques. Bien qu'elle l'ait rarement assumé en tant que tel, la sémiotique a toujours travaillé sur la quotidienneté. Déjà, dès ses origines sémiologiques dans les années cinquante ou soixante du siècle précédent, la science des signes s'est focalisée sur des situations de la vie quotidienne, des expériences et des pratiques en vigueur, en la croisant avec l'apparition de la culture médiatique de masse, d'une part, et avec celle du langage dit ordinaire, d'autre part. On s'est occupé de l'habillement de tous les jours et des chaudières pour le chauffage, des signalisations routières et des conversations téléphoniques, des bonnes manières et de la gestualité, des promenades en ville et des trajets en métro, des périodiques et des émissions de divertissement, des décembreistes et des flâneurs, des couteaux et des brosses à dents, des distances entre les gens assis dans une pizzeria et des bureaux pour les dirigeants d'entreprise, des jeux vidéo et des réseaux sociaux ... et la liste pourrait continuer encore. Michel de Certeau, dans son livre *L'invention du quotidien* (1980), a tiré les conclusions de ces réflexions et enquêtes dispersées, en attirant l'attention sur les tactiques de résistance et sur la créativité qui caractérisent l'expérience de tous les jours. On a aboli le mythe sémiologique des codes unilatéraux et intangibles, et de la célèbre « langue fasciste », en insistant plutôt sur le rôle moteur de l'énonciation dans les pratiques quotidiennes, linguistiques et en général discursives, et donc sur la forte dose d'innovation astucieuse – *l'invention*, justement – de chaque locuteur, ainsi que de chaque consommateur, utilisateur ou praticien d'un quelconque « art de faire ». C'est pour cela que la vie quotidienne se révèle être d'un grand intérêt pour le sémiologue : tout en gardant une distance de sécurité, elle lui permet d'entrevoir, d'un nouveau point d'observation, le vaste champ de ses investigations. En ouvrant la voie à de nouvelles recherches.

Je remercie Jacques Fontanille, dont j'ai l'honneur d'être un collègue et un ami de longue date, qui m'a demandé de publier ce livre chez cette prestigieuse collection sémiotique des PULIM. Je remercie aussi Eric Landowski, coéditeur de la collection, et Rovena Troçe, qui a traduit le livre avec une patience et une compétence remarquables.

Palerme, janvier 2017  
Gianfranco Marrone

*Note :*

Sauf le chapitre 11, inédit, les textes qui suivent ne sont pas des simples traductions des leurs correspondants en italien (indiqués en notes), parce qu'ils ont été réécrits pour la présente édition.